

1.3.2. LES POSITIONS IDÉOLOGIQUES CHEZ LES INGÉNIEURS EN SYRIE

Sari Hanafi

Nous présentons dans cette contribution des éléments de réflexion plutôt que d'analyse achevée, car notre recherche¹ est en cours et il est trop tôt pour mettre en évidence les constats, les fonctionnements et les mécanismes permanents, et dépasser le niveau local et événementiel.

Comment étudie-t-on l'idéologie chez les communautés scientifiques du Tiers-Monde ? La question devient plus difficile lorsqu'il s'agit un groupe socio-professionnel relativement hétérogène comme c'est le cas des ingénieurs en Syrie.

Dans un premier moment, on a l'impression que chaque ingénieur appartient à une multiplicité de groupes : socio-professionnel, régional, religieux, générationnel, etc. ; il adhère plus ou moins au système symbolique caractéristique de ces groupes et c'est à partir d'eux qu'il élabore sa propre personnalité psycho-sociale. Au delà de cette règle théorique générale qui s'applique à n'importe quel individu, il y a une volonté de la part des ingénieurs de constituer un "corps" surtout à travers leur "syndicat" ; on observe ainsi, dans la mutation profonde du statut des ingénieurs en Syrie, une évolution de leurs positions idéologiques vers une logique technocratique.

Les positions idéologiques des ingénieurs ne sont pas des positions simples, mais elles résultent de la combinaison de :

- une logique technocratique et une logique révolutionnaire,
- une conscience industrielle et une conscience "tribale" (solidarité confessionnelle et géographique),
- une tradition et une modernité ;
- une culture arabo-musulmane et une culture occidentale.
- enfin, une socialisation première et une socialisation secondaire (savoir technique), au sens de Berger et Lockmann.

Quelle est l'influence de la formation des ingénieurs et de leur expérience professionnelle sur leur position idéologique ? mais aussi le rôle de l'idéologie islamiste (ou d'autre) engendrée par une culture et un contexte socio-économique et politique dans leur position ? nous nous interrogerons sur la manière dont, au sein d'une société arabo-musulmane, des références à la civilisation européenne apparaissent chez les ingénieurs, non sans s'articuler tantôt avec une idéologie islamiste, tantôt avec une idéologie nationaliste. Cela revient à essayer de saisir le système de valeurs et de représentation du groupe, le sens de leur pratique, sa façon d'envisager l'homme et la société.

Avant d'observer les mécanismes de prise de positions idéologiques, il faut s'interroger sur la mutation de leur statut durant ces trois dernières décennies. Il ne s'agit pas de faire une étude exhaustive sur la situation des ingénieurs et la mutation de leur

1. Cette recherche est dans le cadre de la préparation d'une thèse sur les ingénieurs en Syrie, sous la direction de Michel Wieviorka- E.H.E.S.S.- Paris.

statut mais de montrer rapidement dans quel contexte socio-politique les ingénieurs prennent leurs positions idéologiques¹.

I- INTRODUCTION : INGÉNIEURS, UNE PROFESSION AU STATUT MAL DÉFINI :

La Syrie s'est lancée, depuis le début des années soixante-dix, dans de grands projets d'aménagement (surtout hydraulique), d'industrialisation, et d'urbanisation.

Cependant, en dépit d'indéniables réalisations, on se rend compte de plus en plus, surtout depuis la crise économique des années 1980, de la fragilité du développement syrien. A travers les choix techniques ou politiques dans ce domaine, et à travers les obstacles auxquels ils se heurtent, on voit s'affronter différents modèles de développement.

Les ingénieurs jouent un rôle dans ce débat, fût-il invisible. Car le développement ne peut pas être réductible au réseau des décisions prises par les grandes entreprises, les institutions de planification et l'État.

Dans les années soixante et jusqu'à 1974, les ingénieurs ont majoritairement travaillé dans le secteur privé (Selon Al-Omari, ancien Président du syndicat des ingénieurs, interview en août 1991) : bureaux d'étude, entreprises, etc., il s'agit essentiellement d'une profession libérale qui garantit à ses membres un niveau de revenu confortable.

En 1974, **une loi a été promulguée qui contraint les jeunes ingénieurs diplômés des facultés syriennes à travailler cinq ans au service de l'État**, avec la possibilité pour les garçons d'inclure leur service militaire. Cette loi est intervenue à la suite des revenus exceptionnels que les pays arabes pétrolier ont accordé à la Syrie en tant que pays en confrontation avec Israël ; à ce moment là, l'État a décidé de créer des entreprises de travaux publics pour prendre le relais des compagnies étrangères et de recruter pour cela des ingénieurs. Cependant, il faut souligner que l'État n'a pas utilisé ces revenus pour industrialiser le pays et ainsi assurer un travail permanent aux ingénieurs. L'effort a été surtout réalisé en faveur du marché du bâtiment et de la construction de l'infrastructure (routes, ponts, barrages, mais aussi palais!, etc.). Une rapide croissance du nombre des ingénieurs (voir le tableau n° 1) a accompagné ce faux essor beaucoup plus rapide que la réalité du potentiel économique du pays. Cette disproportion est due d'une part, à la mauvaise planification par l'État qui a, en même temps, promu abusivement l'enseignement supérieur à l'université et, d'autre part, au prestige dont bénéficie traditionnellement le profession des ingénieurs.

1. Pour une analyse profonde de ce point, voir la contribution de E. Longuenesse dans ce livre.

Tableau n°1

Evolution du nombre des ingénieurs¹ entre 1955-1987

année	n° des ingénieurs	Taux de croissance
1955	365	503%
1965	1837	143%
1970	2624	290%
1975	7615	154%
1980	1746	188%
1985	22095	175%
1987	38782	

Depuis le début des années quatre-vingts, la crise économique qui secoue la Syrie entraîne : un chômage masqué au sein des entreprises publiques, une faible demande dans le secteur privé, une bureaucratisation du métier d'ingénieur et des reconversions radicales. Il s'agit là de facteurs qui ont dégradé le statut des ingénieurs ou au moins de nombre d'entre eux. Tout cela conduit E. Longuenesse à relever avec raison, à propos des ingénieurs : "Ils sont devenus un agrégat hétérogène de salariés dépendants de l'Etat, dispersés, atomisés, connaissant une assez large diversité de conditions, et de ce fait même incapable de s'affirmer de manière autonome. Seul une minorité continue à prolonger la situation ancienne, et se trouve complètement marginalisée"². Cependant, cette conclusion générale pourrait être nuancée en fonction de secteur dans le quel l'ingénieur travaille, l'origine sociale ou d'autres facteurs ; car, finalement les ingénieurs sont-ils "déclassés" ou, pour reprendre le terme de Gouldner, "ascendants bloqués"³ ? Nous tendons à les considérer comme ascendants bloqués, vu les privilèges et le prestige que leur confèrent le capital culturel.

Ce n'est pas seulement une crise économique mais aussi politique : lors des troubles politiques qui ont agité la Syrie de 1979-1982, durant lesquels les "Frères musulmans", parti religieux opposé au régime Ba'thiste, ont essayé à plusieurs reprises de prendre le pouvoir, les ingénieurs ont participé de façon remarquable au sein de ce mouvement aux côtés d'autres groupes professionnels (avocats, médecins). Dès lors, l'Etat a dissout leur "syndicat" pour imposer une autre direction sous son emprise.

-
1. Le mot ingénieur englobe toutes les spécialités y compris l'architecture et de l'agronomie. Source = Longuenesse E. (dir), Bâisseurs et Bureaucrates - Ingénieurs et Société au Maghreb et au Moyen-Orient, Maison de l'Orient, Lyon, 1991, pp407-412.
 2. Cf. E. Longuenesse, A propos de la place des ingénieurs dans la structure sociale en Syrie, Remarques préliminaires - Maison de l'Orient Méditerranéen, Lyon, 1987, P. 13, (non publié).
 3. Cf. A. W. Gouldner, The Future of Intellectuals and the Rise of the New Class, USA, The Macmillan Press, 1979. Il étudie l'aliénation de "New class" (intellectuels et intelligentsia techniques) en montrant le blocage de la mobilité sociale à la base de cette aliénation. Il donne l'exemple des leaders Jacobins qui sont devenus radicaux dans leur action politique après avoir bloqué par l'aristocratie ; ils étaient des "blocked ascendants" (p. 60)

Dans cette conjoncture sombre et défavorable au développement d'une identité socio-professionnelle autonome chez les ingénieurs, l'acteur social tel que l'ingénieur se divise en deux parties : une partie a manifesté un mode d'adaptation marqué par l'apathie répondant à la situation qui lui est imposée, et sa conduite sociale est généralement devenue a-politique ; et l'autre partie des ingénieurs mène diverses actions (qui seront examinées ultérieurement), vue leur aliénation basée sur le blocage de leur mobilité sociale et professionnelle.

Il faut signaler une autre transformation dans la situation des ingénieurs, telle que l'accroissement du nombre de femmes dans leur profession ; on passe de 16% de filles parmi des diplômés des facultés d'ingénieur et d'architectes en 1979 à 22.5% en 1988¹.

II - LES POSITIONS IDÉOLOGIQUES CHEZ LES INGÉNIEURS :

En janvier 1990, j'ai interviewé² 141 ingénieurs syriens travaillant en Syrie et depuis trois mois je poursuis encore des entretiens avec des ingénieurs syriens faisant leurs études supérieures en France. Les questions posées (semi-directives) portent sur le développement, le progrès, la société, la modernité, la religion, l'Etat, le rôle des ingénieurs dans la société, leurs relations avec les ouvriers et avec leurs supérieurs, etc.. La question-clé était :

Quels sont à votre avis les obstacles au développement en Syrie?

Les positions idéologiques chez ingénieurs, définies ici comme visions du monde et modalités d'action, peuvent être saisies selon deux types d'analyse :

Le premier type renvoie à la forme de ces positions : positions modernisatrices ou positions identitaires. Faute de mobilisation en tant que groupe socioprofessionnel cohérent, et faute de capacité à mener une action de niveau élevé (au sens de Touraine), les ingénieurs recourent à la modernisation. Ce mot, "modernisation", si vague qu'il défie presque l'analyse, nous laisse la liberté d'analyser le processus de changement effectué par les ingénieurs en tant que constituant un groupe, composé de sous-groupes, ou en tant qu'individus. Nous trouvons chez les ingénieurs des références indirectes ou directes à la modernisation et permettent de définir le sens de celle-ci. Ces positions renvoient à la manière dont s'articulent l'expérience de participation des ingénieurs à la société syrienne, et les exigences de ces acteurs à l'égard de cette société.

Cependant, dans les sociétés dépendantes, les acteurs, tels que les ingénieurs ou d'autres, ne raisonnent pas uniquement en termes de rationalisation et de modernisation,

-
1. E. Longuenesse, "Ingénieurs et développement au Proche-Orient : Liban, Syrie, Jordanie", in *Sociétés contemporaines*, n° 6, 6/1991, IRESO, L'Harmattan, Paris, p. 26. Pour une importante analyse des effets de cette entrée massive des femmes dans la profession, voir pp. 26-28 de cet article.
 2. Ces interviews ont été réalisés auprès des ingénieurs Syriens ayant au moins deux ans d'expérience professionnelle et qui se répartissent dans tous les domaines de l'économie : entreprises privées, sociétés nationales des travaux publics, ministères, etc..., s'occupant de toutes sortes de tâches : bureaux d'étude, réalisation de travaux, maintenance, service administratif, direction, production, etc. Ces entretiens n'ont pas été faciles à recueillir ; d'abord j'ai évité, dans la mesure du possible, la rencontre sur le lieu de l'entreprise où les ingénieurs craignent leurs collègues et, en conséquence, contrôlent leurs propos. Pour cela, j'ai mobilisé les relations que je pouvais avoir dans le milieu des ingénieurs, ce qui m'a permis d'organiser les entretiens à la maison ou dans un café. Comme deuxième protection, pour que mes interlocuteurs parlent aisément, j'ai évité d'enregistrer ou d'écrire les entretiens devant les ingénieurs que je ne connaissais pas auparavant ; toutefois, j'ai noté directement à la suite de chaque entretien le résumé et mes observations.

mais en terme d'identité. Ils se sentent menacés aussi bien par des forces extérieures, telles que "le capitalisme, le colonialisme et l'Occident", bref, la modernité, que des forces intérieures : l'acteur, craignant la présence alourdie par la crise économique et l'avenir quasi incertain, se réfère au passé glorieux ou/et à l'islam. L'ingénieur, en tant qu'acteur du mode de développement, défend son intérêt et ses privilèges en créant une identité collective de son groupe socioprofessionnel.

Le deuxième type d'analyse combine entre les positions, modernisatrices et identitaires, en permettant de distinguer trois modes d'action, en nous inspirant de l'approche de A. O. Hirschman : *loyalty, exit et voice*¹, selon le tableau suivant :

Positions identitaires gardiste	professionnelle faible	corporatiste	islamiste frustrée avant-	
modes	<i>loyalty</i> d'action	<i>exit</i>	<i>exit and</i> <i>voice</i>	<i>voice</i>

II - 1. Les positions modernisatrices :

Nous allons aborder en premier lieu les visées technobureaucratiques et technicistes des ingénieurs en Syrie, puis montrer, dans le contexte de cette société, la difficulté de mise en oeuvre de la modernisation, surtout par rapport au problème des modes de raisonnement.

II - 1.1. Les visées technobureaucratiques et technicistes

Dans les pays industrialisés, les concepts de technocratie et de technocrates ont pris des connotations qui ne sont pas forcément ceux d'un système politique autoritaire et socialiste dans un pays en voie de développement, tel que la Syrie.

Si nous désignons les ingénieurs en Syrie comme technobureaucrates, c'est dans un sens très étroit : ce sont des experts techniques ou administratifs qui participent aux prises de décision, en occupant des postes officiels et stratégiques : ministre, P.D.G., maire, conseiller technique, etc. Nous avons vu dans le chapitre précédent (situation des ingénieurs) les enjeux entre le politique et le technique, et comment le système politique a utilisé les ingénieurs pour servir de façade publique en vue de cacher la nature de ce système. Il est très significatif de noter que le Président Assad a nommé A.R. Al-Kassem, docteur architecte et professeur à l'université de Damas, comme Premier Ministre au moment de l'apogée de la crise politique en 1980, succédant à M. Halabi, un enseignant de son état ; celui-ci, à son tour, a succédé à A. R. Khlifawi, un militaire.

1. Albert O. Hirschman, *Exit, Voice and Loyalty - Responses to decline in firms, organisations, et states*, Harvard University press, Cambridge, Massachusetts, U.S.A., 1970. Il va de soi que les termes repris ici ne portent pas les significations annoncées par Hirschman, surtout pour celui de *loyalty*. J'ai puisé des éléments de réflexion qui m'a aidé à aborder l'action des ingénieurs. L'objet de ce livre est l'institution économique en général et le business firm, tout particulièrement dans ses déclin. Deux moyens pour les acteurs (clients ou membres d'institution) d'agir : *Exit*, c'est-à-dire la fuite de la clientèle (business firm) ou la démission des membres (institution économique) ; *voice*, c'est l'agitation et l'influence pour le changement de l'intérieur. Tandis que la fonction de *loyalty* nous permet de comprendre "The conditions favoring coexistence of exit and voice. ... Clearly the presence of loyalty makes exit less likely" (p. 77).

Cependant, les ingénieurs en poste tentent toujours d'utiliser leur pouvoir pour limiter celui des apparatchiks, mais cela ne se fait pas sans contraintes ni sans compromis.

Cette technobureaucratie à la syrienne fait apparaître deux contradictions. D'un côté, les technobureaucrates ne sont pas toujours recrutés à partir des critères d'excellence professionnelle, mais par le réseau de relation clientèle et par la connexion politique. Dans ce sens, la technocratie ne renforce pas le professionnalisme, mais limite plutôt son rôle ; et la force d'un technocrate n'est pas due à son expertise, mais à la place occupée par celui-ci dans le réseau politique. L'autre contradiction se révèle dans le lien étroit entre le poste occupé et la prise de décision. On influence d'autant plus la décision au fur et à mesure que l'on occupe un plus haut poste officiel.

Ces contradictions dans la visée technobureaucratique des ingénieurs mène à une classe dirigeante avortée, d'une part, par la nature même du système socio-politique de l'Etat socialiste et, d'autre part, par le système socio-culturel en place, fortement traditionnel dans ses structures.

L'action des technocrates en Syrie prend ainsi des significations très différentes de celle des pays industriels¹. Ces différences peuvent être résumées dans le tableau suivant :

	sociétés industrialisées	société syrienne
sens d'action	masque la domination capitaliste	nouvelle légitimité pour le pouvoir politique socialiste
contre qui ?	Les financiers, les politiciens ou le mouvement ouvrier	les apparatchiks ou autres catégories socioprofessionnelles
Rapport au poste	Le pouvoir est indépendant de ses formes formelles et officielles	Le poste est nécessaire pour exercer le pouvoir
Rapport à la profession	en tant qu'expert, il est reconnu par elle	pas forcément reconnu par elle

Les technobureaucrates en Syrie revendiquent la capacité de résoudre l'ensemble des problèmes sociétaux et prétendent pouvoir introduire des données pour gérer l'économie de façon rationnelle : ce que ne peuvent pas faire les politiques. Ils pensent que seuls les groupes de technocrates sont responsables de l'évolution des techniques et peuvent les utiliser pour le bien général. Mais, puisqu'ils ne constituent pas un groupe

1. Pour l'analyse de la technocratie dans les sociétés industrielles voir, parmi d'autres :

- J. K. Galbraith, *Le nouvel Etat industriel- Essai sur le système économique américain*, Gallimard, 1968, pp. 71-82.
- Unis à New York en 1973 sous le titre *The coming of post-*
- Georges Gurvitch (sous direction), *Industrialisation et technocratie*, Paris, Librairie Armand Colin, 1949.
- A. Touraine, *La société post-industrielle*, Paris, Denoël, 1969.

technocratique cohérent, nous sommes amenés à les définir comme des individus appartenant à un groupe sectoriel non unifié et non "unifiable" politiquement et économiquement, c'est-à-dire n'ayant ni les mêmes intérêts, ni les mêmes besoins, mais qui tend à l'être idéologiquement. S'ils sont moins que des technocrates, ils sont, en même temps, plus qu'une technocratie au sens de J. K. Galbraith¹.

Le passage à une logique technocratique est accompagné par "l'incapacité de saisir l'ensemble des problèmes que pose une organisation", ce que A. Touraine nomme le technicisme².

A la question "Quels sont à votre avis les obstacles au développement en Syrie?" la majorité des ingénieurs (en particulier les jeunes) a répondu en privilégiant l'aspect économique : pour réduire la dépendance, ils affirment "il nous faut la planification", "donner la primauté au secteur agricole", "promouvoir l'industrie et notamment l'industrie lourde", "minimiser la consommation des matières importées de l'étranger", "réformer le système de l'éducation et de l'enseignement supérieur", etc...

Ils posent alors le problème à partir des facteurs matériels : un problème politique se transforme en un problème technique relevant de la compétence administrative. Ils conçoivent l'avenir plutôt comme un ensemble de procédures techniques et productives.

Cependant, avaient-ils la même réflexion lorsqu'ils étaient étudiants, c'est-à-dire avant d'être confrontés à la vie professionnelle? parmi nos interlocuteurs se trouvaient presque le tiers d'ingénieurs avec lesquels j'ai déjà des relations : amicales ou universitaires. Autrefois, au cours des discussions sur des problèmes tels que la dépendance, le sous-développement ou le retard économique, les étudiants évoquaient la nécessité du retour à "l'islam authentique" et aux mœurs islamiques, ou lançaient le slogan "pas de développement sans l'unité arabe", etc.. Mais l'expérience tirée de leur travail et la confrontation avec la technologie, avec l'ordinateur et avec l'instance administrative contribuent à renforcer des convictions matérialistes (au sens marxiste) et surtout à penser en termes économiques.

On assiste ainsi à une conversion du monde social autour du monde spécialisé issu de la socialisation secondaire, au sens de Berger et Luckmann : T. R., agronome communiste travaillant depuis quatre ans dans le Centre des Recherches d'Agronomie, s'exprimait ainsi : "Alors qu'autrefois, je disais que les acteurs du développement sont les avant-gardistes membres de Partis progressistes, maintenant je crois que ce sont les groupes de travail : enseignants, ingénieurs et médecins qui posent des questions et trouvent les réponses concrètement et immédiatement". Il s'ajoutait "contrairement à mon ancienne croyance, il y a quelques années, concernant le rôle du prolétariat pour commander le projet du développement, c'est à la bourgeoisie nationale forte que ce projet devrait s'appuyer, comme ce fut le cas en Egypte à l'époque de Mohammed Ali. (...)". Nous sommes dans la problématique de Peter Berger et Thomas Luckmann entre socialisation primaire et secondaire ; si la première est l'intériorisation des normes (ou de la réalité) par l'Ecole et la famille pour tout individu, quelque soit sa place dans le système social, la socialisation secondaire concerne l'acquisition de connaissances spécifiques des rôles enracinés dans la division du travail³. Dans cette perspective, l'ingénieur syrien a bien intériorisé la connaissance scientifique et technique grâce à sa profession et à son entreprise.

1. J. K. Galbraith, op. cit., pp. 71-82. Selon lui, la technocratie est l'ensemble des techniciens et ingénieurs qui tiennent le pouvoir de décision en remplaçant ainsi les propriétaires des capitaux dans le système d'organisation de l'entreprise industrielle moderne.

2. A. Touraine, op. cit., p.77.

3. P. Berger et T. Luckmann, la construction sociale de la réalité, (trad. française), Paris, Méridien Klincksieck, 1986, (préface Michel Maffesoli), p. 189.

Enfin, pour résumer de façon plus générale : au delà de la diversité d'expression des visions du monde, des représentations de la société et des perceptions de la religion, nous pouvons, tout de même, constater l'existence d'un fond commun pour la plupart des ingénieurs : "ils partagent très largement la conception d'une relation simple et immédiate entre technique, progrès et modernité ; du même coup, ils s'accorderont généralement sur la suprématie de la technique comme remède aux problèmes de la société, et seront tentés de revendiquer celle de la compétence technique dans la direction du changement social"¹. Ils nous laissent entendre que "les problèmes sociaux et politiques se réduisent à la gestion et à la modernisation"². Les ingénieurs imaginent que tout irait mieux si la direction des affaires publiques leur était confiée. Cela constitue pour eux le "progrès technique". Or, quel est l'intérêt d'une technologie avancée si les institutions sociales, politiques et juridiques ne sont pas à la même hauteur. Nous pouvons dire, tout en affirmant le principe générale de la "rationalité" du comportement des ingénieurs que ces derniers adhèrent à des idées "fausses" du progrès et même de la modernité³. Cependant, et après tout, **est-ce un passage obligatoire pour la société syrienne que de changer ses acteurs du développement : des "apparatchiks" aux ingénieurs ?**

Enfin, le cas de la Syrie aujourd'hui n'est pas très différent de celui de l'Égypte à l'époque de Nasser et Sadat (1952-1973). Les ingénieurs égyptiens n'ont pas pu jouer un rôle "complet" et achevé en tant que technocrates mais tout de même, leur pouvoir a été plus important que leurs collègues syriens, vu la tradition saint-simonienne très forte en Égypte et l'intérêt politique de Nasser de marginaliser ses compagnons, les "Officiers libres", en utilisant les ingénieurs. Cet intérêt a suscité des contradictions par rapport au rôle des technocraties comme le note Moore : "For lack of political institution, the technocrats had to operate with in a developing system of *shilla*-s and patron-client networks"⁴.

II - 1.2. Limites de la modernisation : problèmes de modes de raisonnement chez les ingénieurs : réalité sociale et héritage arabo-musulman

Dans le paragraphe précédent, nous avons analysé le processus de la modernisation entamé par les ingénieurs, surtout dans le domaine de l'économie. Cependant, dans le contexte syrien, ce processus révèle certaines contradictions relatives à l'ensemble des obstacles ; on note, parmi d'autres, les structures sociales traditionnelles dans lesquelles les ingénieurs sont intégrés, mais aussi le problème des modes de raisonnement chez les ingénieurs. Ce dernier mérite d'être développé.

Depuis le début des années quatre-vingts, on ne parle plus de "qualification" mais de "compétence" de l'individu pour la performance économique, afin d'introduire la dimension de la culture. Dans le cas de l'entreprise moderne, elle exige chez les ingénieurs un certain nombre de qualités : esprit d'ouverture, sens des responsabilités, sens de l'innovation et de la créativité, sens du concret, aptitude à la mobilité et à l'adaptation aux évolutions permanentes.

1. Cf. E. Longuenesse, *Bâtisseurs.....*, op cit., pp.23-24.

2. Cf. A. Touraine, *Mouvement de mai ou le communisme utopie*, Paris, Seuil, 1968, p. 11.

3. En principe, il n'y a pas de contradictoire entre la rationalité et l'adhésion à des idées fausses. Cf. R. Boudon, *L'idéologie ou l'origine des idées reçues*, Paris, Fayard, 1986, p. 173-175.

4. C. H. Moore, *Images of Development - Egyptian Engineers in Search of Industry*, The Massachusetts Institute of Technology, U. S. A., 1980, p. 170.

Cependant, en Syrie¹, ces qualités se heurtent à des contraintes subjectives (ou culturelles) relatives à la manière dont l'ingénieur résout des problèmes dans son travail et d'autres, objectives, liés à la réalité socio-économique et politique de l'organisation de travail. Ces deux types de contraintes sont liées étroitement, de sorte que l'on ne peut pas traiter l'une sans l'autre. Nous nous bornons ici à traiter de certains points concernant les modes de raisonnement chez les ingénieurs syriens. Notre objectif n'est pas de porter un jugement de valeur sur ces modes, ce qui est hors propos, mais de signaler un facteur qui influence la mise en oeuvre du sens de l'innovation et la créativité chez les ingénieurs. Nous allons tenter de montrer que la transformation du système de valeur et, plus précisément, du système des modes de raisonnement, n'est pas le résultat d'une simple combinaison entre logique des modèles importés de science et technologie de l'Occident (importé par l'ingénierie) et des modèles originaux (légué de la pensée arabo-islamique) mais à la fois conséquence et condition des transformations économiques. Parler de deux logiques, occidentale et autochtone, ne renvoie pas à l'opposition logique rationnelle/logique irrationnelle, car la vie moderne en Occident ou ailleurs est loin de l'image "rose" dressé par Weber d'une comptabilité purement rationnelle, de droit rationnel et, technologie rationnelle faisant, doter l'acteur de la rationalisation des comportement et d'une éthique économique rationnelle². Car, "les acteurs des sociétés les plus modernes ne se réduisent pas à la poursuite rationnelle de leurs intérêts ; ils vivent au contraire entre un passé et un avenir, des enracinements et des espoirs ou des peurs"³.

Notre démarche consiste donc à signaler la situation socio-économique de travail des ingénieurs sans oublier la difficulté culturelle qui s'opère par la médiation entre l'exigence technique moderne et la pratique d'individus différemment situés par rapport à cette exigence.

Encore faut-il préciser qu'il ne s'agit pas de s'interroger sur l'adéquation ou l'inadéquation entre sciences et techniques d'une part, et religion d'autre part, bien que l'on ait pu pour poser le postulat d'une incompatibilité entre les deux. Nous pensons que l'homme, tel que l'ingénieur, pourrait appartenir à deux univers différents : être partisan des sciences et techniques et fervent de la transcendance, sans qu'il soit de moins du monde schizophrène⁴.

Je dois d'abord évoquer quelques points sur la formation des ingénieurs⁵ :

Au lendemain de l'indépendance, en 1946, l'Etat a créé la faculté de génie à Alep, ensuite en 1961 à Damas, etc. On compte maintenant quatre Universités et un Institut Supérieur de technologie dans lesquels il y a presque toute les spécialités de génie.

1. J'ai suivi, en gros, deux méthodes pour observer leurs modes de raisonnement :

1ère : interroger 25 experts étrangers, qui travaillent dans des sociétés de travaux publics, sur leurs relations avec les ingénieurs locaux.

2ème : examiner comment les ingénieurs Syriens résolvent les problèmes techniques en suivant leur travail dans certains domaines, et surtout la conception des projets.

2. Bien sûr, cette image a été tempérée par la tension, décrite par Max Weber, entre "la rationalité par finalité" et la "rationalité selon les valeurs".

3. A. Touraine, *La parole et le sang- politique et société en Amérique latine*, Paris, Odile Jacob, 1988, p. 106.

4. J. N. Ferrie, "Du saint-simonisme à l'islam", in Magali Morsy (sous direction), *Les saint-simoniens et l'Orient- Vers la modernité*, La Calade, Aix-en-Provence, 1989, p. 156.

5. Pour plus de détails, cf. mon "La formation des ingénieurs en Syrie et son adaptation aux besoins de la société" in Longuenesse E. (dir), *Bâtisseurs et Bureaucrates - Ingénieurs et Société au Maghreb et au Moyen-Orient*, Maison de l'Orient, Lyon, 1991.

Depuis 1970, la majorité des ingénieurs syriens sont diplômés des universités syriennes, et peu à l'étranger.

En ce qui concerne le type de formation des ingénieurs, on peut faire les trois constats suivants :

1- Les programmes de l'enseignement général des ingénieurs dans les universités en Syrie laissent apparaître une ressemblance forte avec les universités occidentales (comparaison faite entre la faculté de génie civil à l'université de Damas et celle de l'ENSAIS de Strasbourg).

2- La méthode appliquée à l'université de Damas pour l'enseignement d'ingénierie est telle que les professeurs transmettent aux étudiants tous les détails, au lieu de se contenter de signaler les références et de traiter les idées générales, car il existe un manque de références disponibles et les étudiants sont habitués depuis l'école à recevoir facilement des informations par l'enseignant et les manuels scolaires.

3- En Syrie, on trouve rarement des conférences, des colloques et des stages auxquels les ingénieurs peuvent assister pour leur assurer la formation continue. On constate aussi que l'ingénieur n'actualise généralement pas ses connaissances, par lui-même : documentation, presse, contacts avec l'extérieur...

Avoir le même programme d'enseignement que celui de leurs collègues occidentaux ne signifie pas que la façon dont ils travaillent soit la même.

Dans la SECT, une entreprise nationale, en étudiant les méthodes et les processus utilisés par les ingénieurs pour la conception des ponts, j'ai constaté que c'est l'expert étranger qui élabore les grandes lignes du projet (ce qui forme l'expérience), tandis que les ingénieurs locaux ne font que les détails, en se référant à leurs manuels universitaires.

Pour résoudre les problèmes quotidiens, ils établissent une analogie avec des exemples similaires contenus dans leurs manuels (sans donner grande attention aux fondements théoriques). Or si un problème dépasse les exemples du manuel par son hétérogénéité ou par sa complexité, peu d'ingénieurs recourent à la base théorique de références modernes ; ainsi le reste des ingénieurs le confie aux experts ou le résout de façon approximative, non rentable économiquement¹. Pour un problème, l'ingénieur procède comme s'il y devait trouver La Solution, il a du mal à appréhender la possibilité de l'existence de plusieurs solutions ; cela traduit par le fait que, pour un problème, il identifie un modèle, définit une Solution, vérifie que cela fonctionne, mais sans aller au delà dans la mise en oeuvre de cette Solution.

Au cas où il y a des experts étrangers, l'ingénieur Syrien, d'après eux, leur pose deux types de questions : le premier type est dû au manque d'information chez ce dernier, vu l'aspect général de la formation reçue dans les universités Syriennes ; ce genre de question est donc légitime. Le deuxième type porte sur des simples problèmes que les ingénieurs locaux pourraient traiter, s'ils s'y concentraient et y réfléchissaient.

Les conditions de travail jouent, à leur tour, un rôle dans la mise en oeuvre de certains raisonnements. Un expert français au ministère des finances Syrien, censé former des cadres Syriens à la programmation, s'est vu confier la programmation qu'avaient dû faire les informaticiens locaux. Ce cas, toutefois, n'est pas isolé : des directeurs d'entreprises nationales m'ont exprimé de "ne pas avoir très confiance en la compétence des ingénieurs locaux".

1. Dans le domaine de l'ingénierie, une telle conception pourrait assurer son objectif sans cependant être forcément économique ou fonctionnelle.

Lorsqu'une panne dans un programme se produit, "les ingénieurs en question, se plaignent l'expert, ne la cherchent pas de façon systématique mais plutôt arbitraire". Chercher systématiquement signifie vérifier la validité des algorithmes mathématiques utilisés, puis le plan général du programme (organigramme) avant de chercher la faute dans le programme lui-même. Le cadre Syrien tâtonne plutôt en changeant un petit morceau du programme qu'il met, ensuite, en marche ; si ça ne marche pas, on essaye à nouveau en prenant un autre morceau, etc... Cette démarche est généralement longue et n'est souvent pas utile.

Dans le domaine de l'architecture, l'architecte doit nourrir son imagination en suivant le mouvement du design international. Toutefois, en réalité, "pour concevoir un hôpital, par exemple, se plaint un professeur architecte à la faculté d'architecture de Damas, l'étudiant se contente de regarder un seul type d'hôpital et l'imité". Dans ce cas, l'imitation est loin d'être une sorte d'analogie, car cette dernière exige tout de même certaines conditions et principes.

Ce que l'on vient de dire sur le raisonnement par analogie ne met pas en cause d'autres types de raisonnement comme le raisonnement mathématique, non plus que la capacité de l'ingénieur local de faire fonctionner son travail. De plus, l'ingénieur d'aujourd'hui n'est pas le "bricoleur" de jadis, ce dernier, d'après Claude Lévi-Strauss, ne disposant que d'un outillage et de matériaux en nombre limité : il cherche et il trouve à ses problèmes, par sa pensée mythique, une solution pratique. Alors que l'ingénieur actuel, par sa pensée purement déductive et devant tant de matériaux, tant de lois qui déterminent leurs rapports entre eux, semble réduire sa créativité au profit de l'accumulation de ceux-là. "Le vrai succès de la science et de la technologie, note Galbraith, consiste à prendre des hommes ordinaires, à les informer minutieusement, puis, au moyen d'une organisation appropriée, à faire en sorte que leurs connaissances se combinent avec celles d'autres hommes spécialisés, mais également ordinaires. (...) Cela dispense du besoin de génies. Le résultat est moins exaltant, mais beaucoup plus prévisible"¹.

Cette situation de travail des ingénieurs n'est pas due seulement aux aspects socio-économique et politiques mais aussi culturels :

Le raisonnement par analogie, "inculqué" par la société, l'école, l'université et la famille, a ses racines dans la pensée arabo-islamique classique qui se perpétue jusqu'à nos jours, dans une forme ou une autre, notre attachement à la religion ou à la tradition, quel que soit l'idéologie adoptée. Nous vivons dans une société où des valeurs islamiques ont imprégné même ceux qui n'acceptent pas les attachées religieuses et où, en retour, elles se sont largement imbibées des ambiances étrangères. Ces valeurs diffuses et perverses inspirent certains raisonnements qui ne sont pas forcément fondés sur l'islam du sixième siècle.

Mohammed Abed EL-JABIRI, philosophe marocain, a rédigé un projet intitulé "Critique de la raison arabe" dans lequel il a mis en évidence l'impact du raisonnement par analogie sur certaines activités intellectuelles à travers l'histoire des Arabes (*adab* "littérature", sciences du langage, théologie, philosophie, droit) mais sans faire allusion aux sciences pures ou appliquées. Il a élaboré un modèle épistémologique de la pensée arabe composé en trois épistémè dont deux (*al-bayni et gnostique*)² sont issues de

1. J.K. Galbraith, *Le nouvel Etat industriel - Essai sur le système économique américain*, Gallimard, 1968, p. 73.

2. C'est très difficile de résumer en quelques mots en quoi consiste ces trois épistémès selon El-Jabiri, mais en schématisant à l'extrême je peux dire :
- l'épistémè al-bayani (croire trop aux textes, surtout les sacrés, autrement dit la raison en tant que discursivité articulée) consiste à légitimer seulement le raisonnement par analogie, c'est-à-dire que

l'époque (8ème siècle m.p.) où on réglementa la théologie, le *fiqh*, la grammaire de la langue arabe, la poésie, etc. et qui triomphent contre la troisième épistémè, dite *positive*, constituée principalement par Averroès.

Si l'influence de ces deux épistémè sur la théologie et la pensée politique et sociale demeure jusqu'à présent grande¹, c'est aussi valable pour les sciences pures ou appliquées. Concernant le démarche par l'analogie, ce n'est pas seulement la tradition qui renforce ce mode de raisonnement mais aussi la nature de la formation des ingénieurs, celle-ci ayant un fort contenu mathématique (surtout en Syrie où cette formation est jugée très théorique). Si l'ingénieur use beaucoup de l'analogie dans tous les domaines, c'est parce qu'elle fonctionne remarquablement en mathématiques. En algèbre, par exemple, certain extension (par analogie) donne des propriétés qui ne sont pas vraies en soi mais qu'on opère par volonté de maintenir l'analogie ou l'extension (c'est-à-dire la loi opératoire)². D'où une forme pathologique de l'extension : si on l'utilise ailleurs, elle devient un dogme et non pas un outil de raisonnement.

Mes entretiens avec des ingénieurs ayant l'occasion d'étudier ou de travailler dans des contextes différents de celui de la Syrie montrent la difficulté qu'il y a à s'adapter d'une part aux méthodes que les universités occidentales utilisent et, d'autre part, à la manière dont les entreprises européennes fonctionnent : des ingénieurs réalisant leurs études (ou une partie) se plaignent de ne pas avoir l'habitude et/ou la possibilité de consulter des références. "L'enseignement est très difficile parce qu'il n'y a pas de manuels...", "l'examen est dur et porte souvent sur des question déductives" suivant T. B., un agronome faisant sa spécialité à Paris.

II - 2. Les positions identitaires des ingénieurs :

Si, comme nous l'avons constaté, dans le chapitre précédent, la modernisation de la société reste le mot d'ordre et le fond commun pour tout ingénieur, cette

pour résoudre un problème actuel, on cherche en un semblable (problème de base) déjà traité dans les textes afin d'établir la même solution ;

- l'épistémè gnostique consiste à trouver la vérité par la contemplation, le dévoilement, et en méprisant l'expérimentation ;

- l'épistémè positive consiste, à partir des forces cognitives humaines telles l'intuition, le raisonnement logique et l'expérimentation, à acquérir le savoir. Cet épistémè, en tant que méthode, est utilisée par les savants arabes -surtout de l'Orient- (Al-Gazali, Avicenne, etc.) comme forme sans contenu et comme moyen sans être une finalité pour renforcer l'épistémè al-bayani.

Cf. M. A. El- Jabiri, deux livres(en langue arabe), genèse de la raison arabe, Beyrouth, Al-Tali'ah, 1972 ; et structure de la raison arabe, Beyrouth, Centre des Etudes de l'Union Arabe, 1986.

1. Cf. M. A. EL-JABIRI, Le Discours Arabe Contemporain, Beyrouth, Al-Tali'ah, 1eme éd. 1982- 2eme éd. 1988, (en langue arabe).

Dans ce livre, il analyse les discours arabes contemporains quel que soit leur idéologie de référence et trouve, au delà de toutes les divergences, un seul principe cognitif qui consiste à chercher ailleurs La Solution-Salut pour la problématique sociétale arabe (modèle prêt-à-porter) :

- l'ailleurs pour l'islamiste, c'est le passé glorieux, le modèle-paradigme de l'Etat de l'époque inauguratrice de l'islam ;

- l'ailleurs pour le libéral et ainsi le nationaliste, c'est l'Europe ;

- enfin pour le communiste, c'est reprendre le même modèle préconstruit par la doctrine marxiste pour le calquer à nos sociétés.

Abdella Laroui avait abouti presque à la même conclusion, cf. son, L'idéologie arabe contemporaine, Paris, éd. François Maspero, 1977.

2. Cf. J. Dhombres, "Structures mathématiques et formes de pensée chez les ingénieurs", in Culture technique, C.R.C.T., Paris, n°12, mars 1984, p. 193.

modernisation se traduit sous diverses formes selon la "gestion identitaire de la modernité", pour reprendre le terme de N. Göle¹, et nous verrons comment leurs actions et leurs potentiels d'intervention divergent en fonction de leurs identités.

Nous allons reprendre les éléments significatifs des chapitres précédents pour présenter des configurations identitaires que nous considérons comme le résultat d'une double transaction entre le sujet et le milieu professionnel d'une part, et entre le sujet confronté à un changement et son passé d'autre part². Ceci va pouvoir dégager trois types d'identités. Une identité partagée par une bonne partie des ingénieurs, identité professionnelle faible, mais qui n'empêche pas la constitution de deux autres identités :

- identité corporatiste affirmée pour une partie importante des ingénieurs et surtout ceux qui ont vécu l'âge d'or du travail (syndicat autonome, essor économique, démocratie "relative", etc.) ;
- identité "esthétiquement" islamiste, vue l'affirmation religieuse assez considérable dans une société "arabo-musulmane" telle que la société syrienne.

Ces trois identités, toujours en mouvement et dans une dynamique de déstructuration/restructuration, ne correspondent pas forcément à trois types d'ingénieurs, car on pourrait s'identifier à l'une d'elle ou plus. Autrement dit, une articulation s'effectue entre des identités professionnelle, corporatiste et islamiste issues de la socialisation tant primaire que secondaire.

II - 2.1. Identité professionnelle faible :

Tout au long des paragraphes précédents, nous avons présenté les ingénieurs comme un groupe socioprofessionnel hétérogène, classe dirigeante avortée, et nouvelles classes moyennes.

Groupe qui est loin d'être homogène en ce sens l'ingénieur représente sa famille, son groupe social, ethnique ou confessionnel beaucoup plus qu'il n'est solidaire de son groupe professionnel, dans lequel se trouvent ses rivaux.

Quant à *la classe dirigeante*, elle est bloquée dans son ascension d'une part, par l'Etat qui l'utilise comme levier et outils, utiles ou nécessaires pour les réseaux des personnalités politiques et, d'autre part, par les structures sociales traditionnelles de la société syrienne.

Ces ingénieurs, appartenant généralement aux *nouvelles classes moyennes*, sont à la fois producteurs et bureaucrates dans l'appareil de l'Etat, souvent dans le secteur stratégique des institutions gérant les rapports entre l'Etat et la population. Ces médiateurs ont des comportements ambigus entre une faible capacité économique et un capital social, culturel et politique significatif.

Dans ce contexte, les ingénieurs, ou une partie considérable d'entre eux, s'identifient faiblement à leur profession. Dans les pays démocratiques, les professions s'organisent autour de trois intérêts : celui de l'Etat, de la société, et du groupe professionnel concerné ; et, par la voie de la négociation, on arrive à un compromis qui harmonise ces trois intérêts. En revanche, dans les pays autoritaires, l'absence de négociation fait qu'un intérêt prédomine sur les autres. Le cas de la Syrie montre que l'emprise de l'Etat sur la profession des ingénieurs après 1980 (qui va jusqu'à la

1. N. Göle, "Ingénieurs islamistes et étudiantes voilées en Turquie : entre le totalitarisme et l'individualisme", in G. Kepel et Y. Richard, *Intellectuels et militants dans l'Islam contemporain*, Seuil, Paris, p. 190.

2. Claude Dubar, *La socialisation - Construction des identités sociales et professionnelles*, Paris, Armand Colin, 1991, p. 204.

déprofessionnalisation) se fait au détriment de l'intérêt des ingénieurs et même celui de la société ce qui a affaibli l'identification des ingénieurs à leur profession.

Avant la crise, les ingénieurs qui ont pu se croire les mieux protégés dans leur profession et identité professionnelle sont soudain brutalement désenclavés. Cette crise, ayant fortement secoué la Syrie, a pour conséquence de laisser les ingénieurs s'identifier plus comme salariés que comme groupe socioprofessionnel, d'ingénieurs. Le travail des ingénieurs n'a pas vraiment construit l'identité professionnelle mais une sorte d'identité *occupationnelle*, pour reprendre le terme de Tripier, c'est-à-dire une identité liée directement à la nature de l'emploi et au secteur dans lequel l'ingénieur travaille. Ici, chaque ingénieur intériorise l'identité professionnelle à l'image de son emploi ou de son entreprise, ce que l'on appelle identité d'entreprise. Dans les entretiens, les interlocuteurs emploient souvent "Je" comme citoyen ou ingénieur individu, sinon "nous" qui désigne les fonctionnaires ou, dans certains cas, la nation.

Nous nous demandons si la nature de la profession des ingénieurs n'empêche pas, en Syrie aussi bien qu'ailleurs, la constitution d'une identité proprement professionnelle, William G. Rothstein constate ainsi : "It is necessary to realize that there are no "engineers" as such. There are only engineers working in specific occupational positions in specific organizations-for example, an assistant projects engineer in a large plant of an electronics firm. The professional role exists only as part of a broader occupational role, consisting of the engineer's work activities, his organizational position, his organization, and his work colleagues"¹.

La faiblesse de l'identité professionnelle fait que les ingénieurs, en général, tendent à être des acteurs modernisateurs plutôt qu'un groupe socioprofessionnel. Leur action consiste à participer à la modernisation entamée par l'Etat sans remettre en cause le processus et sans s'interroger sur la légitimité de la domination du système politique. C'est dans ce sens que Marcuse constatait la possibilité pour la rationalité technologique, de légitimer la domination de l'Etat, quel que soit son système politico-économique : "Aujourd'hui, la domination continue d'exister, elle a pris de l'extension au moyen de la technologie, mais surtout en tant que technologie ; la technologie justifie le fait que le pouvoir politique, en s'étendant, absorbe toutes les sphères de la culture (...) La rationalité technologique ne met pas en cause la légitimité de la domination, elle la défend plutôt, et l'horizon instrumentaliste de la raison s'ouvre sur une société rationnellement totalitaire"². Ces ingénieurs syriens constituent ainsi des supports de stabilité pour le pouvoir politique sans rupture, ce que nous appelons dans le langage hirschemanien "*loyalty*".

II - 2.2. Identité corporatiste :

Dans la première partie de notre thèse, nous avons pu constater l'existence d'un capital symbolique chez les ingénieurs en Syrie, qui leur donne la fierté d'appartenir à cette profession, mais également constater un déclassement de leur statut et surtout celui des jeunes du secteur public.

Notre enquête montre l'apparition de l'identité corporatiste, surtout chez les ingénieurs du secteur privé et chez les plus âgés. En effet, nous ne pouvons pas considérer l'identité sociale comme "transmissible" par une génération à la suivante, car "elle est construite par chaque génération sur la base des catégories et des positions

-
1. William G. Rothstein, "Engineers and the Functionalist Model of Professions", in Perrucci and Gerstl, *Engineers and the Social System*, cité par Moore, *Image of Development*, op.cit. p. 22.
 2. Cf. H. Marcuse, *L'homme unidimensionnel*, éd. de Minuit "arguments", Paris, 1976, p. 182, cité par N. Göle, *ingénieurs en Turquie : avant-garde révolutionnaire ou élite modernisateur?*, thèse de troisième cycle sous la direction de Alain Touraine, EHESS, Paris, 1982.

héritées de génération précédente mais aussi à travers les stratégies identitaires déployées dans les institutions que traversent les individus et qu'ils contribuent à transformer réellement"¹. Quant aux jeunes ingénieurs, s'ils se forment une identité, c'est non pas à partir de leur groupe d'appartenance ou de leur situation présente mais par une identification à un groupe de référence, les ingénieurs aînés souvent du secteur privé, auquel ils souhaiteraient appartenir dans l'avenir.

Cette visée s'exprime chez nos interlocuteurs lorsqu'ils racontent que "les ingénieurs seuls devraient pouvoir être nommés ministres" et être "députés au parlement" (on n'évoque pas les administrations locales, parce qu'elles sont, peut-être, moins prestigieuses!), "ils sont les seuls à pouvoir résoudre les problèmes de ce pays".

En fait, être corporatiste implique la désignation de l'adversaire qui est contre ses intérêts. Dans ce sens, les ingénieurs corporatistes mettent le doigt sur **l'Etat et l'expert étranger**.

Tous les traits caractéristiques de l'identité corporatiste sont observés sous une forme accentuée chez les ingénieurs ayant généralement plus de dix ans d'expérience et qui ont profité, depuis 1973, de l'essor du marché du bâtiment et de l'accroissement des équipements d'infrastructure. Cependant, l'étatisation de la profession des ingénieurs (travail obligatoire pendant cinq ans au service de l'Etat pour un salaire dérisoire sans autre récompense ni symbolique ni matérielle dans leurs fonctions), et la conjoncture de la crise économique, depuis le début des années 80, ont sévèrement touché leur situation, entraînant un blocage de leur mobilité et de leur ascension. Ils sont inquiets pour leur avenir personnel et se sentent menacés par le chômage. C'est l'Etat qui constitue la cause de leur problème : "Le système politique est responsable de nos difficultés, nous sommes victimes de la lutte d'influence ; on ne peut pas avoir un contrat sans verser un pot de vin à un de ces responsables..." déclare A. S. ingénieur civil ayant un bureau d'études à Homs. "Ce socialisme apparent, qui ne s'applique que comme façade, ne fait promouvoir ni l'intérêt du secteur public ni celui du secteur privé. (...) La corruption économique des hommes de l'Etat est la raison majeure de la crise économique" annonce un autre ingénieur de Damas.

En fait, "ascendance bloquée", pour parler comme Gouldner, et aliénation liée au décalage entre possession du capital culturel et possession très limitée du pouvoir et des privilèges, n'ont pas produit une radicalisation de leur activité politique. Finalement, très peu ont adressé à l'Etat des critiques politiques, les revendications de la plupart d'entre eux ont été d'ordre économique. La défaillance de l'Etat se symbolise ainsi par son système économique (corruption, relation, socialisme fonctionnant mal, etc.) et non pas par son système politique autoritaire. En outre, la critique est loin des domaines sociaux et culturels. **C'est la raison pour laquelle cette identification corporatiste est une sorte de fuite en avant de l'individu ou du groupe socioprofessionnel en question, ce que nous pouvons appeler en langage hirschmanien "exit"**.

II - 2.3. Identité "esthétiquement" islamiste :

Les entretiens avec des ingénieurs ont montré qu'il y a un groupe parmi les ingénieurs syriens, qui, tout en étant techniciste et technocrate, s'identifie comme nationaliste, islamiste ou communiste.

Dans un premier moment d'investigation, c'est-à-dire en dépouillant les réponses sur le problème du développement, il m'a semblé que ces ingénieurs n'avaient guère changé leurs discours depuis qu'ils étaient étudiants. Le nationaliste préconise le panarabisme comme nécessité absolue, sans laquelle aucun développement régional

1. C. Dubar, op. cit., p. 128.

(i.e. au niveau d'Etat) n'est possible¹. Le communiste exprime la nécessité de la lutte des classes : la classe ouvrière contre le patronat, et comme le patron est en l'occurrence l'Etat, il faudrait donc casser cette superstructure et la bouleverser. Tandis que l'islamiste professe l'islamisation de la société, le retour à l'islam, à sa pratique et à ses mœurs. Les différents discours, souvent opposant de l'ordre établi (qu'il soit idéo-culturel ou politique), se chevauchent, se rallient ou s'opposent en fonction des enjeux sans jamais se confondre. Nous expliquons plus loin ce que cela peut signifier.

Toute cette catégorie, nationalistes, islamistes et communistes, agit au nom de l'intérêt collectif et utilise le langage de la nation, leurs revendications ne se limitent donc pas au monde du travail, elles se réfèrent à la société globale. Au cours d'une rencontre du chercheur avec quatre ingénieurs dont l'un d'eux, militant nationaliste, a profité du fait que ses amis avaient exprimé leur malaise dans leur entreprise et leur refus de compromis avec la direction (concernant un problème de travail), pour tenter de déplacer la discussion et la faire porter sur la question politique au niveau national. Mes interlocuteurs militants font des analyses profonde de la crise économique en se référant à l'expérience historique du monde arabe au monde occidental et au passé.

Rigueur intellectuelle, mais aussi utopisme au service du désir ; car, quand l'imagination ne trouve pas à se satisfaire dans la réalité existante, elle cherche refuge dans des lieux et des époques que construit le désir².

Pourtant, au delà de la première lecture de leurs réponses sur le problème du développement, c'est-à-dire en analysant l'ensemble de leurs pratiques discursives et en observant leurs pratiques sociales (dans leur travail et ailleurs), on se rend compte que leurs identifications ne touchent leurs revendications idéologiques que de façon *esthétique*. Vu l'importance que représentent les ingénieurs islamistes en Syrie, leur discours, étant le plus fort, marque les positions les plus dominantes dans l'engagement culturel et politique, comparé à leurs collègues nationalistes ou communistes : nous nous contenterons donc ici d'aborder l'identité islamiste en s'interrogeant sur ses formes d'action afin de saisir les significations culturelles, sociales et politiques.

L'examen de leur attitude offre un observatoire privilégié des phénomènes idéologiques et du maniement du discours par un groupe qui veut contrôler l'historicité et réconcilier une rationalité théologique, philosophique, juridique avec une rationalité scientifique. Cet examen devrait mettre en cause la vision ethnocentriste et simpliste qui relie de façon trans-historique les mouvements islamistes à l'obscurantisme comme si la dichotomie tradition/modernité³ désignait l'opposition obscurité/lumière. Car on ne peut pas comprendre le "fait islamique", pour reprendre le terme de M. Arkoun, sans le rapporter au contexte socio-économique et politique dans lequel il a surgi, on ne peut ainsi pas parler d'emblée d'un seul type de mouvement islamiste (d'ailleurs tous les mouvements sociaux d'allure religieuse ne sont pas spécifiquement religieux), dans toutes les sociétés arabes et les société dites musulmanes⁴, en méprisant

-
1. Il y a presque un consensus parmi les ingénieurs sur l'impact d'une telle éventuelle unité arabe, mais ce qui est nouveaux, chez les nationalistes, c'est qu'ils insistent sur l'impossibilité d'aboutir à un développement au niveau régional.
 2. K. Mannheim, *Idéologie et utopie* (trad. française), préface de Louis Wirth, Paris, Librairie Rivière et Cie, 1959, p. 144.
 3. Cette dichotomie est souvent utilisée comme mode d'opposition idéologique et non comme instrument d'analyse.
 4. Nous employons la qualification "dites musulmanes" justement pour réintroduire la nécessité scientifique de regarder les société d'abord et non la religion qui est produit par la société plus que celle-ci ne la produit. Cf. Entretien avec M. Arkoun, *Revue Tiers Monde*, t.XXXI, n°123, juillet-septembre 1990.

les différences qui peuvent parfois être fondamentales. Même à l'intérieur d'une société, il n'y a pas un islamisme homogène : il est profondément et structurellement modifié en même temps qu'il se scinde en des formes extrêmement diverses. La distinction que nous pouvons faire est bien plus importante que l'effacement de leurs caractéristiques propres au sein d'une synthèse difficile à comprendre, sinon trompeuse.

Cet examen doit également critiquer, comme le fait J. N. Ferrié, la tendance qui analyse "la société musulmane à partir de la notion de culture" qui tend "à essentialiser les effets structurants d'une identité collective, indépendamment de l'historicité, et à la concevoir comme une forme s'accomplissant à travers le temps"¹.

A l'aide de cette grille d'analyse, nous pouvons retourner à notre objet d'étude, les ingénieurs. Ce groupe socioprofessionnel ayant une certaine spécificité par rapport aux autres groupes nous conduit à distinguer deux types d'acteurs islamistes : **l'acteur frustré et l'acteur avant-gardiste**.

D'abord, les deux types peuvent se croiser et ceux qui y appartiennent ne sont pas forcément membres ni d'un parti politique, légal ou clandestin, ni du courant religieux ni du groupe au sens que Gilles Kepel l'entend, mais constituent plutôt une **tendance** vague, et pourtant importante quantitativement, au sein des ingénieurs.

Au delà du fond commun de ces deux types, l'origine de l'identification et, par conséquent, le sens de leur action divergent : quant aux **acteurs frustrés**, leur recours à l'islam est une fuite en avant devant un système socio-économique et politique autoritaire, nationaliste et socialiste. Ce refuge trouve sa fonction politico-idéologique dans la notion même de recours à l'islam, dont le système avait cherché à l'exclure. Cette compréhension ne conduit pas toujours à une action mobilisatrice du public contre le système en place parce qu'il n'y a ni projet systématique et systématisant, ni un fort engagement militant. C'est à la fois une action mobilisatrice et une défection, c'est-à-dire dans le langage hirschmanien, *vioce et exit*.

Par contre, pour les **acteurs avant gardistes** l'Islam est un projet sociétal qui constitue le seul moyen de passer à la modernité, au développement et à la paix sociale sans dégâts. Ils mènent un combat d'idées actif à travers les livres et les conférences. Leur action mobilisatrice "*vioce*" est beaucoup plus importante et efficace que celle des précédents.

II - 2.3.a. Ingénieurs islamistes frustrés :

- Refusant de faire le choix entre modernisation et tradition, la plupart des ingénieurs islamistes frustrés définissent la modernité de façon instrumentale, par son aspect matériel (vie aisée, rôle prépondérant des sciences dans la société...), avec une référence à l'utilité de l'islam pour la modernité et le développement. Cette "idée webérienne" est souvent évoquée ardemment : "Il n'y a pas de contradictions entre l'islam et la modernité, l'islam dans sa dynamique peut s'accorder avec le progrès et nous conférer les mœurs et la sincérité nécessaires pour le travail". Ce point révèle une similitude avec les ingénieurs islamistes turcs.² En effet, cette définition de la modernité "renforcée" par l'islam ne constitue pas a priori un paradoxe, car nous ne pouvons pas évacuer le clivage entre ingénieurs islamistes du reste de ce groupe socioprofessionnel en terme de tradition et modernité, de même que nous ne pouvons pas dissocier l'expérience religieuse de la modernité.

1. Jean-Noël Ferrié, Vers une anthropologie déconstructiviste des sociétés musulmanes du Maghreb, P. 5, (non publié).

2. N. Göle, "Ingénieurs islamistes et étudiantes voilées en Turquie : entre le totalitarisme et l'individualisme", in G. Kepel et Y. Richard, op. cit. p. 178.

- Concernant le choix technique, certains islamistes sont fascinés par la technologie de pointe qui est, pour eux, le seul moyen de parvenir à concurrencer le produit étranger.

- Certains islamistes ont indiqué l'impossibilité de faire fonctionner une économie islamique sans usure "parce que l'on est complètement dépendant de l'économie mondiale". Ils recherchent de nouveaux modes de coexistence entre une économie capitaliste et une autre basée sur une certaine éthique islamique. Cette posture critique de l'économie montre que cette identité islamiste est constituée par la profession. Nous constatons ainsi une extraordinaire dynamique de la part des ingénieurs à profiter de la marge de liberté qu'ils détiennent pour interpréter le corpus religieux en général et le Coran tout particulièrement, de la manière la plus conforme à leurs intérêts et pour les réapproprier aux besoins d'une société plus complexe, d'une raison "scientifique" plus exigeante et d'une culture plus étendue.

- Ils ne réclament pas l'islamisation des sciences, (alors que les médecins islamistes égyptiens, d'après Sylvia Chiffoleau, l'ont fait. Cette science spécifique musulmane ou - médecine musulmane - réclamée ne l'est que "par l'éthique qu'elle revendique, et non par une démarche scientifique autonome. [...] La science moderne n'est donc pas condamnée en soi, mais elle doit être purgée de ses bases matérialistes et athées pour être enrichie des valeurs de l'islam" ¹).

- Différent des islamistes en général, leur discours ne porte pas les formes émotionnelles de la foi, c'est-à-dire que leur expressivité appelle à la raison plus qu'au sentiment. Ils n'insistent pas sur l'importance ni de la prière ou des obligations religieuses, ni du regroupement d'activités spirituelles. S'ils parlent de l'importance de la prière, ce n'est pas pour l'amour de Dieu mais en tant que panacée "anti-stress", pour parler comme Göle à propos des ingénieurs islamistes turcs. Ils n'évoquent pas dans la discussion l'au-delà, le paradis, l'enfer. La dissociation entre la pratique religieuse et l'idéologie islamiste est très claire, H. B. dit "je vais à la mosquée épisodiquement, je sais que j'ai tort, mais je crois que notre salut pour tous nos problèmes passe par l'islam". C. T. a indiqué, en buvant un verre de Whisky : "maintenant, je suis en train de boire, c'est très mauvais, mais je crois que ce qui est essentiel dans la religion c'est de faire le bien avec les gens, (...), de ne pas mentir, de ne pas tricher, de ne pas être hypocrite comme la majorité des cheikhs dans ce pays". Nous pouvons également citer le propos d'une femme ingénieur dévoilée, S. B., : "seul l'Etat islamique modéré assure la liberté de la pensée à tout le monde". La différence est, me semble-t-il, importante entre ces nouvelles formes d'articulation (discours/ pratique religieuse) et celles, par exemple, des ouvriers islamistes.

Bref, l'islamiste n'hésite pas à accepter certains processus de modernisation déjà entamés par l'Etat comme l'industrialisation, la rationalisation des conduites économiques, l'augmentation du P.N.B., la "scientificité" de la société... ; mais il veut contrôler l'historicité : à titre d'exemple, on dit oui au travail des femmes à côté de l'homme, mais à condition que celles-ci soient voilées, etc.

Si l'ingénieur "esthétiquement" islamiste tend vers la logique technocratique, pourquoi met-il en avant surtout un raisonnement non pas sociologique, mais théologique de l'ordre du préconstruit ? Autrement dit et plus généralement, comment articule-t-il sa conscience professionnelle à sa identité islamiste ?

Avant de tenter de répondre à ces questions, il est nécessaire de nous appuyer sur des approches théoriques et sociologique du rapport à la religion :

1. Cf. S. Chiffoleau, *Islam et médecine moderne en Egypte*, Paris, 1990, p.9, (non publié).

Du Durkheim à Troeltsch :

Certaines perceptions de la religion sont enfermées dans le paradigme durkheimien qui consiste à définir la religion comme "un système solidaire de croyances et de pratiques relatives à des choses sacrées, c'est-à-dire séparées et interdites, croyances et pratiques qui unissent en une même communauté morale, appelée Eglise, tous ceux qui y adhèrent"¹. C'est donc en gros "croyance et rite" ; par les rites, Durkheim entendait les règles de conduite qui prescrivent comment l'homme doit se comporter avec les choses sacrées. Ces rites fonctionnent différemment d'autres rites comme le rite magique. De cette définition de la religion, nous pouvons tirer deux critères, comme l'indique Mary Douglas, : le premier est l'organisation communautaire des hommes dans le culte de la communauté, le second est la distinction entre le sacré et le profane. Le problème réside dans cette opposition radicale du sacré et du profane qui a été "nécessaire à la théorie durkheimienne de l'intégration sociale"².

Par contre, la définition taylorienne de la religion, "**belief in spirits**"³, nous évite par sa généralité que l'on tombe dans le déterminisme durkheimien. Elle met en évidence le fait que "la religion ne réside pas dans une relation avec une norme garantie par son origine sacrée, ..., mais dans une relation avec un être"⁴.

Une autre définition qui rend plus compte de la réalité est celle de l'anthropologue anglais A. R. Radclif-Brown selon lequel la religion est une sorte de **pensée en action**⁵.

Nous devons nous arrêter plus longuement sur la sociologie Troeltschienne, vue l'importance de la leçon qu'elle nous donne. Ce sociologue et théologien allemand, Ernst Troeltsch, a démontré dans son livre "Protestantisme et modernité" la complexité du processus de l'influence du Protestantisme et ses configurations historiques sur l'émergence du monde moderne ou sur la modernité. Cette thèse est très révélatrice de la nature du cheminement depuis le discours religieux jusqu'à ses effets sur la culture, le droit, l'économie et le politique. Il commence par s'interroger sur la distinction, d'abord, entre le Protestantisme ancien dans ses formes diverses, puis, entre celui-ci et ses configurations historiques, quaker, baptiste, etc., qui ont surgi parallèlement à lui. Il critiquait l'attribution au Protestantisme de "la création des choses qui ne se développent absolument pas sur un terrain religieux"⁶. Il montrait avec beaucoup de finesse que son rôle dans le déploiement de l'esprit moderne était "**indirect**" et "**involontaire**", et montrait de même l'importance qu'il avait pu avoir non pas, tout d'abord, dans une résurrection ou création générale affectant l'ensemble de la vie, mais pour l'essentiel, "dans des conséquences indirectes ou **inconscientes**, et même directement dans des effets d'ordre **épiphénoménal et contingent** voire des influences exercées malgré soi."⁷.

1. E. Durkheim, Les formes élémentaires de la vie religieuse, P. 65, 4ème édition, PUF, 1960.

2. M. Douglas, De la souillure, Paris, Maspéro, 1981, P. 42.

3. E. B. Taylor, Primitive culture, 1871, vol I, P. 491.

4. J. N. Ferrié, op. cit., P. 15.

5. A. R. Radclif-Brown écrit : "Pour comprendre une religion particulière, on doit étudier ses effets. La religion doit, par conséquent, être étudiée en action".

Cf. sa, Structure et fonction dans la société primitive, Paris, Minuit, 197..., p. 274.

6. E. Troeltsch, Protestantisme et modernité, (traduit de l'allemand et préfacé par Marc B. de Launay), Paris, éd. Gallimard, 1991, p. 53.

7. Ibid., p. 68. c'est le chercheur qui a souligné.

La sociologie troeltschienne nous incite à aller au-delà du discours religieux pour voir comment, dans un tel contexte, ce discours donne des effets variables en fonction de maints facteurs.

Cette grille d'analyse s'avère particulièrement féconde pour comprendre l'idéologie islamiste telle qu'elle est perçue par les ingénieurs technocrates. Dans le contexte socio-économique syrien, cette idéologie fonctionne de façon plutôt **esthétique** ou, autrement dit, leur attitude esthétique n'a pas une portée explicative de leur action.

Parler tout couramment d'une idéologie islamiste ne signifie pas grand-chose, on doit voir sur quoi cette idéologie s'articule : apport tiers-mondiste et révolutionnaire, arabiste ou autres, selon l'infrastructure économique et le contexte politique dans lequel cette idéologie a surgi. Dans cette perspective, nous prendrons des distances avec un débat politique et idéologique très chargé par des stéréotypes, en faveur d'une étude plus sociologique et plus précise sur un cas spécifique, tel que les ingénieurs islamiste en Syrie dans les années quatre vingts et quatre vingts-dix.

Négativement définie, l'idéologie "esthétiquement" islamiste n'est pas une idéologie instrumentale, parce qu'elle n'implique pas forcément de conscience ni de la vocation de la part de l'acteur. Le choix de cette idéologie islamiste est basé sur son rôle mobilisateur, sur sa "lumière" qui attire le public et non pas sur la vérité en soi. Elle embellit les formes d'action comme un décor de théâtre insuffisant, sans texte, pour constituer une pièce.

Nous sommes dans la logique de "l'agir communicationnel", pour reprendre le terme de Habermas, qui concerne "l'interaction (des) sujets capables de parler et d'agir qui engagent une relation interpersonnelle. (Dans ce sens) les acteurs recherchent une entente (...) sur une situation d'action, afin de coordonner consensuellement (...) leurs plans d'action et de la même leurs actions"¹. Dans cette logique le **langage et l'intercompréhension** occupent des places prééminentes ; plus dans la logique de "l'agir stratégique" où l'acteur réalise un but en choisissant et utilisant les moyens qui paraissent lui assurer le succès.

Lorsqu'un ingénieur s'identifie comme islamiste en réclamant une République islamique, cela ne signifie pas, dans son esprit, l'application des normes religieuses (charī'a) : exercice de l'amputation, application de l'économie sans usure, etc. ; mais c'est le rapport au religieux qui cautionne le nouvel ordre social et culturel imaginaire.

Devant tant de problèmes sociaux qui s'aggravent de plus en plus (fragilité du développement économique, pression démographique, exode rural, absence de liberté d'expression et de démocratie), "l'ingénieur islamiste", tout en appréhendant ces problèmes en termes matériels et réels, ménage un discours mobilisateur, légitimant de soi et délégitimant des autres, qui ne trahit apparemment pas son utopie. C'est un discours qui véhicule deux duplicités : il conforte, d'une part, le sujet et tend à ériger sa pratique sociale légitime face aux autres groupes sociaux ; il délégitime, d'autre part, le pouvoir politique qui "laïcise"² la société par la force. Cette "pensée utopique", au sens manheimien, produit une image déformée de la réalité, mais qui (contrairement à l'idéologie) possède le dynamisme lui permettant de transformer la réalité à son image³.

On a vu comment la crise du Golfe a mis en relief, une fois de plus, comment les trois idéologies : islamiste, nationaliste et communiste, ont convergé en ce qui concerne

1. J. Habermas, *Théorie de l'agir communicationnel - Tome I Rationalité de l'agir et rationalisation de la société* (traduction française), Paris, Fayard, 1987, p. 102.

2. Nous pouvons dire d'emblée que toutes tentatives volontaristes de "laïciser" la société dans certains pays arabes ont subi un échec.

3. P. Berger et T. Luckmann, *op. cit.*, P. 19.

le sentiment volontariste favorable à l'Iraq ou, au moins, contre l'intervention militaire contre lui. Les deux appels à l'islam par le Président Saddam Husein ou le Roi Fahed ont aiguisé encore la conscience des ingénieurs d'un islam facile à manipuler par les deux côté à la fois. Dans ce sens, l'islam ne représente pas, pour les ingénieurs, une identité constituante, mais constituée par, les rapports sociaux et politiques.

II - 2.3.b. Ingénieurs islamistes avant-gardistes :

Ce groupe est fort limité numériquement, mais il a un impact, débordant la seule sphère religieuse, qui peut toucher largement à la fois les ingénieurs et le public. Contrairement aux ingénieurs islamistes frustrés, leur action relève, plutôt que de l'agir communicationnel, du type de l'agir stratégique qui fait intervenir dans le calcul de conséquences l'attente de décision d'au moins un acteur supplémentaire qui agit en vue d'un objectif à atteindre¹.

Ceux-ci croient, comme nous l'avons noté, que l'islam constitue un projet sociétal contre le sous-développement, la dictature, l'archaïsme et l'extrémisme religieux. Certains pensent la religion en termes de praxis socio-économique. Ici, le projet sociétal ne procède pas à une substitution ou à un détournement des enjeux en résorbant le conflit social sous l'appel à l'islam, mais on crée une nouvelle forme du conflit avec les oulémas et la perception "regressiste" de l'islam. Ce groupe parle de rôle, d'engagement et de responsabilité des ingénieurs vis-à-vis des autres. **Le rôle mis en oeuvre est surtout culturel et non pas social.**

Afin de présenter ce rôle culturel des ingénieurs islamistes avant-gardistes, nous devons étudier deux figures emblématiques qui correspondent à deux importantes tentatives de leur part présentant des idées modernisatrices dans les sociétés arabes, combinant ainsi universalisme et particularisme. Il ne s'agit pas de privilégier les ingénieurs par rapport aux autres groupes (par ailleurs, au sein de chacun de ces groupes, il y a des personnes qui mènent des pensées modernisatrices). Mais il s'agit de présenter comment les ingénieurs, par leur capital symbolique et par leur position sociale, mobilisent l'opinion publique. L'un est un exemple de l'histoire récente, Malek Ben-Nabi, ingénieur algérien ; l'autre contemporain, Mohammed Chahrour, docteur ingénieur syrien.

Malek BEN-NABI :

Penseur algérien (mort en 1973) ingénieur électricien de formation. Considéré comme islamiste réformiste, il abordait des problèmes culturels, religieux et sociaux concernant le monde musulman avec vigueur, réalisme et auto-critique. Dans les années cinquante et soixante, marqué par l'historien Arnold Toynbee, les orientalistes comme H. Gibb ainsi que Mahatma Gandhi, il s'affirmait comme penseur original digne d'être remarqué en travaillant surtout trois thèmes : la renaissance, la civilisation et la "colonisabilité".

Pour lui, le projet de la **renaissance**² devrait réunir trois composants : **Homme, temps, terre** ("terre" pour ne pas dire "matière", mot usé par le vocabulaire marxiste), une religion (n'importe) serait nécessaire pour catalyser ces composants.

Concernant le phénomène de la **civilisation**, il examinait les conditions de l'essor et le déclin d'une civilisation soulignant l'aspect "éternel" de la civilisation occidentale et critiquant l'idée répandue selon laquelle on distingue entre deux concepts : la "civilisation", liée seulement à l'histoire islamique où la finalité est l'Homme, et le "progrès matériel" occidental.

1. J. Habermass, op. cit., p. 101.

2. Cf. Malek Ben Nabi, (tradition en arabe) Conditions de la renaissance, Damas, Dar Al-Fikr, 1ere éd. 1947. 5ème éd. 1985.

"*Colonisabilité*" est un concept Ben-Nabien très controversé par les intellectuels arabes. Il s'agissait d'une auto-critique de la situation pré-colonial de sous-développement culturel qui a favorisé, parmi d'autres, le colonialisme.

Ses apports, une vision "matérialiste" de l'histoire, une certaine vision universelle de la modernité et une désignation de Mahatma Gandhi comme une figure emblématique pour les musulmans à suivre, sont constamment repris et analysés dans les cercles d'intellectuels islamiques. Ben-Nabi marque certaines tendances islamistes des générations syriennes.

La question qui se pose, et à laquelle nous n'avons pas de réponse, c'est jusqu'à quel point les idées de Malek Ben Nabi sont inspirées par sa formation et son expérience professionnelle. Cependant, ce qui nous intéresse ici, c'est la perception des lecteurs de sa pensée. Cette perception devrait indiquer l'ampleur de l'efficacité symbolique des ingénieurs, abordée dans la première partie de cette thèse, qui facilite son influence sur le public.

Ses lecteurs, depuis les années cinquante, voient donc en lui une figure "charismatique" de l'homme de science qui est capable par sa foi de mieux comprendre l'Homme et la société¹. Ils mettent souvent en avant l'argument selon lequel la connaissance de Ben Nabi par rapport aux penseurs islamistes traditionnels est encyclopédique (sciences, théologie, pensée politique et sociale). Ils ont l'impression que Ben Nabi ne rompt *a priori* ni avec la pensée traditionnelle ni avec les oulémas, et que sa vision synthétique de la renaissance ou de la civilisation est due à sa formation que les oulémas n'ont pas. Que n'ont pas non plus les intellectuels lettrés (journalistes, écrivains, sociologues, philosophes, psychologues, artistes...), dont la formation n'a pas encore de légitimité. Car dans un pays comme la Syrie, où la religiosité est forte, ces derniers sont en concurrence avec les oulémas qui prétendent avoir seuls le droit de parler sur l'homme, la société et Dieu. Dans ce sens, l'ingénieur possédant la "vraie science" est à l'abri de cette "mauvaise réputation". En fait, l'opposition intellectuels humanistes/oulémas est renforcée par la relative autonomie que les oulémas possèdent par rapport aux intellectuels, comme le constate G. Kepel : "à l'incapacité de défendre l'autonomie de l'intellectuel vis-à-vis l'Etat, s'oppose la force de résistance des oulémas"². L'Amérique latine confirme ce constat où les prêtres de la théologie de la libération jouent un rôle important³.

Mohammed CHAHROUR :

Mohammed Chahrour, modèle d'un intellectuel qui défend l'idée selon laquelle l'islam devrait soumettre à l'historicité, est un docteur ingénieur qui a du succès dans son travail, considéré comme musulman pratiquant, et cultivé ; ces caractéristiques symbolisent la science, les techniques, la religion et la culture.

-
1. Il n'y a pas une seule lecture de M. Ben-Nabi, mais nous pensons que ce qui a été noté constitue la lecture de la plupart de ses lecteurs. Nous nous appuyons, d'une part, sur nos entretiens avec des ingénieurs et des personnes appartenant à certaines tendances islamistes influencées par sa pensée et, d'autre part, sur des études publiées à propos de la pensée de Ben-Nabi (Quatre livres dont le plus important "Malek Ben-Nabi penseur réformiste" de Saleh Zaki, éd. Dar Al-Fikr, Damas, 1985). Dans une discussion avec Gilles Kepel sur ce chapitre, ce dernier a donné le nom de Rachid Ben-Issa, en France, comme exemple d'un islamiste marqué par un Ben-Nabi mais qui demeure classique et non pas moderniste.
 2. Cf. G. Kepel "Introduction", in G. Kepel et Y. Richard, *Intellectuels et militants dans l'Islam contemporain*, Seuil, Paris, p. 18.
 3. Cf. A. Tourain, *La parole et le sang...*, op. cit. pp. 104-122.

Né en 1940 à Damas, diplômé de génie civil à Moscou, docteur de la spécialité de fondations à Deblin-Irland, professeur à la faculté de génie civil à Damas, et ayant un bureau d'études renommé, à la fin de 1989, il publie un livre en langue arabe intitulé "Le livre et le Coran : une lecture moderne". Il n'hésite pas à indiquer devant son nom qu'il est docteur ingénieur.

C'est un livre qui fait l'exégèse du Coran à partir d'une méthode linguistique et en adoptant l'idée selon laquelle les obligations religieuses (sauf quelques unes) doivent se soumettre à la modernité, c'est-à-dire à la science et à la capacité du développement de la compréhension humaine. Il suscite une vive polémique, en Syrie et ailleurs, sur la validité de l'ijtihad (novation) qu'il a mis en évidence.

Avant la publication de ce livre, Chahrour n'était pas de tout connu du public, à l'exception de ses étudiants à la faculté à Damas qui ont remarqué sa large culture et son comportement moraliste. Cependant, cela ne l'empêche pas de faire un large public : son livre est vendu en grande quantité, par rapport à d'autres livres traitant les mêmes sujets, comme si l'auteur, en tant qu'ingénieur voire Dr. ingénieur, provoquait certaine curiosité chez le public, bien que son prix soit trop élevé pour un citoyen moyen, (500 livres syriens = 80 F.F.). Que sont-elles les réaction de ses lecteurs ? I. D. ingénieur pratiquant dit : "voilà un livre que nous démontre comment l'islam est évolutif et capable de s'adapter à la réalité" ; T. T., professeur athée, indique avec beaucoup d'admiration sa satisfaction de connaître un ingénieur qui, par son savoir scientifique, met fin au monopole des oulémas".

Chahrour a conscience que "la novation de l'islam passe obligatoirement par l'ingénieur qui est capable de se sortir du débat archaïque des oulémas et de leur logique". En dépit d'inquiétude et du refus des oulémas (comme M. S. R. Bouti et S. Abou-Kalil¹) mettant en cause aussi bien le contenu du livre que la formation de son auteur, il a réussi à faire connaître ses idée au public et à en convaincre une partie. Ceci est dû à des raisons différentes :

1) Le débat sur la modernisation de l'islam est conduit souvent par des intellectuels travaillant dans le domaine des sciences humaines et sociales : A. Larawi, H. Hanafi, M. Arkoun, M. A. Jabiri. Ils transmettent leurs idées par un langage tantôt gauchiste (Larawi) tantôt académique difficile à saisir (Arkoun), vu les termes techniques de leurs sciences. Chahrour a conscience de ce problème : "Ce qu'Arkoun voulait faire et n'est pas parvenu à transmettre au public, je le fait dans un langage simple, avec beaucoup d'exemples".

En outre, Chahrour soutient les arguments scientifiques par des versets coraniques, ce qui constitue un langage familier pour le public.

2) Le livre de Chahrour ne cherche pas comme cible les oulémas, il n'hésite pas à les critiquer mais de façon très diplomatique et sans agressivité, au moins dans la forme.

3) La formation de Chahrour, l'ingénierie, n'est pas censée être contradictoire avec la religion, chacune a son objet et son champ d'application. Par contre, l'objet des sciences sociales est identique à celui de la religion : la société, l'individu, le social, l'économie, politique, etc.. Certains ingénieurs, comme d'autres, n'hésitent pas à critiquer très sévèrement les sciences sociales considérées comme occidentales.

1. Cf. M. S. R. Bouti, "Les arrières pensées juives de titre Lecture moderne" in "Nahj el-islam, Damas, Ministère de Waqf..., 1990, p.16-21. Cf. également S. Abou-Kalil, Lecture scientifique sur les lectures modernes, Damas, éd. Dar Al-Fikr, 1990.

Tous les deux traite le livre de Chahrour en terme du complot qui fait partie des objectifs dessinés par le fameux livre fabriqué "Protocoles des sagesse sionistes", selon lesquels "il faut détruire l'islam de l'intérieur et de façon indirecte".

Ce que nous venons de noter montre que la visée principale des ingénieurs islamistes avant-gardiste est la culture. Il n'y a pas à changer la société ni par le haut ni pas le bas, mais plutôt à changer "l'islam", c'est-à-dire à faire une relecture de l'islam en *se rendant compte* de l'historicité. "Rendre compte" n'est pas "en fonction de", nous en sommes encore loin.

En identifiant le résultat avec des buts économiques et sociaux, le courant érigé par Chahrour se rapproche de la théologie de la libération en Amérique latine, étudiée par A. Touraine, bien que cette dernière soit plus politisée¹.

Ce rôle culturel ne devrait pas occulter l'engagement de ces ingénieurs dans le temporel, comme nous l'avons constaté précédemment, parce qu'ils se rapprochent du politique et du social mais toujours prudemment.

1. Hassan Hanafi, intellectuel égyptien, a attiré l'attention des lecteurs arabes sur la théologie de la libération en présentant des figures de cette théologie comme Gustavo Gutiérrez. Il la considère comme le modèle de l'engagement "progressiste" de la religion à suivre par les sociétés arabes. Ce modèle n'est pas absent de l'esprit de Chahrour.